



HAL
open science

Introduction. Comment penser l'histoire littéraire au XXe siècle dans l'espace euro-asiatique ?

Marie Vrinat-Nikolov

► To cite this version:

Marie Vrinat-Nikolov. Introduction. Comment penser l'histoire littéraire au XXe siècle dans l'espace euro-asiatique ?. Slovo, 2020, How to think of literary history in the 21st century in the Euro-Asian space?, 10.46298/slovo.2020.6137 . hal-02485186

HAL Id: hal-02485186

<https://hal.science/hal-02485186>

Submitted on 24 Feb 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Introduction

Marie VRINAT-NIKOLOV
Inalco/CREE et CETOBaC (CNRS-EHESS)

In our twenty-first century globalized, multinational and diasporic world, how can we explain the continuing appeal, not only, of the single-nation/single-ethnicity focus of literary histories, but also, of its familiar teleological model, deployed even by those writings the new literary histories, based on race, gender, sexual choice, or any number of other identitarian categories?¹

s'interrogeait en 2002 Linda Hutcheon dans un ouvrage consacré à « repenser l'histoire littéraire ». Ces questions se posent toujours, plus de quinze ans plus tard, et il nous a semblé très stimulant de réunir dans un volume des recherches portant sur l'histoire d'espaces littéraires très différents par l'espace-temps qui les caractérise, leur histoire, leur accession à un État-nation, leurs institutions, leur proximité ou leur éloignement avec ce que Pascale Casanova appelle le « méridien littéraire de Greenwich² » (pour faire vite, New York, Londres, Berlin, Paris), l'héritage d'empires divers, etc. Ce qui rassemble les chercheurs qui ont accepté d'apporter leur contribution au débat, c'est la volonté de questionner l'historiographie littéraire telle qu'elle s'est pratiquée et se pratique encore dans ces espaces, proposer une autre écriture susceptible de susciter d'autres conceptions, d'autres visions, d'autres aspects. Leur réflexion est étayée par toutes celles qui ont vu le jour depuis les années 1990, à la fois en France, dans le monde anglophone, dans les espaces qui font l'objet de leurs recherches.

1. HUTCHEON & VALDÈS, 2002, p. 3.

2. CASANOVA, 1999.

Quelle histoire de la littérature française après Barthes ? Théorie et pratique...

En France, on connaît le regain d'intérêt pour l'histoire littéraire, au tournant du XXI^e siècle, après le soupçon d'obsolescence, voire d'inutilité, qui avait pesé sur elle depuis que Barthes, dans son fameux article « Histoire et littérature : à propos de Racine », avait constaté que l'histoire littéraire, telle qu'elle se pratiquait, était une « succession d'hommes seuls » et qu'elle ne se distinguait pas de la critique. Pour lui, la seule histoire littéraire possible était celle des institutions et de l'idée de littérature :

Bien plus, que peut être littéralement une histoire de la littérature, sinon une histoire de l'idée même de littérature ? Or, cette sorte d'*ontologie* historique, portant sur l'une des valeurs les moins naturelles qui soient, je ne la vois nulle part³.

La sociologie s'est invitée très tôt dans les études d'histoire littéraire et a fait bouger les lignes : le champ littéraire, théorisé par Pierre Bourdieu⁴, initialement centré sur le national, a attiré l'attention des historiens de la littérature sur plusieurs points cruciaux, comme la littérature en tant qu'« espace de possibles » (au lieu de la considérer, dans la perspective marxiste qui a longtemps prévalu, comme conditionnée par les événements politiques et historiques, dans un lien de causalité déterministe), la réception (même si des critiques allemands comme Hans Robert Jauss⁵ ou Wolfgang Iser⁶ avaient ouvert la voie dans les années 1970).

De ce regain d'intérêt plusieurs numéros de *La Revue d'histoire littéraire de la France* se sont fait l'écho, posant des questions qui résonnaient avec les nôtres. Ainsi, le volume 103 (2003), intitulé « Multiple histoire littéraire », s'ouvrait sur un texte de José-Luis Diaz, « Quelle histoire littéraire ? Perspective d'un dix-neuviémiste », dont le titre montrait bien le caractère programmatique. Diaz s'empressait de préciser que « le point d'interrogation ne porte pas sur l'être – ou sur le non-être –, mais sur les modalités de cette histoire littéraire dont tous ici s'accordent à penser qu'il est temps d'en refaire – peut-être aussi de la refaire, selon des protocoles variables qui restent en discussion⁷ ».

3. BARTHES, 1960, p. 529.

4. BOURDIEU, 1992. Rappelons que la notion de champ littéraire avait déjà été développée par Bernard Mouralis (MOURALIS, 2011).

5. JAUSS, 1978.

6. ISER, 1980.

7. DIAZ, 2003, p. 515-535.

Il justifiait ainsi le geste de déconstruction – d'affranchissement, de libération – nécessaire pour construire une nouvelle histoire littéraire :

Ce que d'un geste commun nous aimerions ici promouvoir, c'est une histoire littéraire nouvelle, libérée de ses mots d'ordres primitifs, mais plus encore de certains de ses atavismes insidieux, à la fois scolaires, patriotiques et positivistes. Mais aussi une histoire littéraire valable pour le temps présent, et tenant compte de l'histoire intellectuelle récente : une histoire littéraire située elle-même dans l'Histoire, et ayant pris acte de sa situation ; une histoire littéraire d'après l'âge du Structuralisme, de la Théorie et du Texte, et ayant appris et mûri à l'école de ses contestations radicales. Puisant une nouvelle jeunesse dans ce travail du négatif⁸.

Parmi les maux dont souffrait, selon lui, l'écriture de l'histoire littéraire, il citait le « grand récit » (même s'il ne le nommait pas ainsi), réduisant « la part du littéraire proprement dit », le problème de la périodisation et le grand nombre d'absences, de « landes en déshérences » dans les histoires littéraires pratiquées : genres dits mineurs, liés à l'écriture de l'intime (littérature épistolaire, biographies, mémoires et journaux), écrivains « mineurs » (groupes, cénacles, sociabilités littéraires), réception, représentations et imaginaire littéraire, etc.

En 2010 paraissait l'ouvrage d'Alain Vaillant, *L'Histoire littéraire*, dont l'avant-propos souligne « le paradoxe de l'histoire littéraire » en France : si la réflexion moderne sur la littérature est indissociable du questionnement de son historicité et du développement de l'histoire, en revanche, « en France, il n'existe pas et il n'a jamais existé d'ouvrage synthétique présentant les principes et les méthodes de l'histoire littéraire⁹ ». Il déplorait le fait que « l'histoire littéraire [soit] cantonnée à un rôle ancillaire et à un chapelet de dates et de mouvements soigneusement étiquetés » et s'élevait contre la séparation souvent faite entre une histoire littéraire, passéiste, chargée de

la mission, noble mais essentiellement mémorielle, de préserver le lien avec le passé, d'entretenir le souvenir des grands auteurs, des grandes œuvres et des grandes périodes de la littérature – et l'éloignement temporel magnifiant les choses, tout texte a vocation à finir dans ce vaste mémorial

8. *Ibid.*

9. VAILLANT, 2010, p. 9.

et une théorie qui « aurait en charge l'étude des constantes formelles de la littérature – par voie de conséquence, tous ses possibles, et, en particulier, son devenir¹⁰ ». Constatant « que nous sommes aujourd'hui engagés dans un bouleversement littéraire d'une ampleur exceptionnelle » il en relevait trois principaux effets : la mise en cause par la globalisation du cadre national dans lequel se sont construites les littératures ; la concurrence des nouvelles technologies dans la production culturelle, un rapport nouveau à l'écriture, qu'il qualifie de plus spontané et qui viendrait déstabiliser « l'idéal de littérarité et d'autotélisme ». Or, face à ce bouleversement, il dénonçait avec pessimisme « le piétinement de l'histoire littéraire » en tant qu'*épistémè*, avec les conséquences que cela entraîne dans la pratique et la transmission :

Si nous ne savons pas ce que sera la littérature de demain, nous pouvons donc être assurés qu'elle sera très différente de celle d'aujourd'hui et d'hier : nous sommes à l'une de ces périodes-charnière où l'histoire littéraire est particulièrement requise mais où, par ailleurs, elle est obligée de se remettre en cause, de renouveler ses concepts, de s'inventer de nouveaux outils. Or, à dire vrai, l'actualité de l'histoire littéraire incline moins à l'optimisme. Certes, la discipline est plus prospère que jamais et les contestations structuralistes et formalistes des *sixties* ont fait long feu, auprès du public comme au sein de l'institution universitaire. [...] L'histoire littéraire paraît s'être remise en route, comme si rien ne s'était passé. C'est le grand retour à la tradition : l'érudition, le biographisme, l'édition savante. Même si les méthodes ont évolué et que le vocabulaire s'est modernisé, on retrouve la même confiance dans le monographisme, dans une recherche construite autour des grands textes et des grands auteurs, dans une contextualisation centrée sur l'histoire des idées. On dépense une énergie infinie à vérifier l'exactitude du petit fait vrai ; en revanche on reprend à son compte et sans autre forme de procès les vieilles catégories de l'histoire littéraire, les dénominations génériques abstraites ou arbitraires et, de façon souvent irréfléchie, cet essentialisme littéraire qui est l'ennemi mortel de l'esprit historique¹¹.

10. *Ibid.*, p. 10.

11. *Ibid.*

À ce piétinement de l'histoire littéraire, il opposait le dynamisme d'une discipline qui s'affirmait à ce moment-là : l'histoire culturelle. Dans un autre texte, publié un an plus tôt, « Histoire culturelle et communication littéraire », dans lequel il s'intéressait précisément à « Histoire littéraire et histoire culturelle de la littérature », Vailland définissait l'histoire littéraire comme une « histoire de la communication littéraire » en se référant à trois notions essentielles à ses yeux (représentations, formes et pratiques) et allait jusqu'à affirmer : « C'est maintenant l'histoire culturelle qui semble pouvoir lui servir de modèle. » Il s'agissait alors, en mettant l'accent sur la « communication » littéraire, de sortir du tout-texte, de ce qu'il appelait le « texte-livre », de l'opposition traditionnelle entre texte et contexte, de ne pas « faire de l'histoire littéraire un conservatoire muséal et nostalgique des grands chefs-d'œuvre ». Et surtout d'esquisser ce que ne devrait plus être l'histoire littéraire :

Cette histoire culturelle de la littérature, pensée comme une histoire de la communication littéraire, devrait nous prémunir des trois péchés familiers de l'histoire littéraire, telle qu'elle est pratiquée habituellement. Le premier relève d'une sorte de nominalisme scolastique, qui consiste à créer abstraitement des catégories littéraires anhistoriques, puis à prétendre en faire contradictoirement l'histoire. [...] Pour le dire d'une formule, c'est l'ensemble du discours si prégnant aujourd'hui sur les genres qui devrait être provisoirement oublié, pour que la question puisse être reprise sur d'autres bases, proprement historiques. [...] J'ai suggéré d'appeler littératuro-centrisme le deuxième péché de l'histoire littéraire. Il consiste, même pour ceux qui ont acquis la conviction qu'il fallait sortir l'histoire littéraire de son splendide isolement, à placer la littérature au centre de l'univers culturel. [...] Le troisième péché de l'histoire littéraire française est le poids écrasant des études monographiques consacrées aux grands auteurs. Sur ce point, l'avertissement formulé par Gustave Lanson est toujours d'actualité : la critique des œuvres est une chose, l'histoire littéraire en est une autre¹².

Histoire culturelle et histoire littéraire ne se confondent évidemment pas pour Vailland. Mais cette dernière pouvait bénéficier des outils et questionnements méthodologiques de la première pour accomplir sa tâche : « L'histoire de l'art d'écrire ou, si l'on veut, du poétique. »

12. VAILLANT, 2009, p. 101-107.

Il se trouve que 2010 est aussi l'année de sortie d'un ouvrage, sans doute un peu « OVNI » à l'époque, sur lequel je reviendrai, *French Global. A New Approach to Literary History*¹³, écrit outre-atlantique par un collectif dirigé par deux universitaires américaines, traduit en français quatre ans plus tard. Pour la pensée française, il était novateur, se faisant l'écho des théories contemporaines américaines en matière d'histoire globale, de *World literature*, et montrant dans la pratique d'une histoire concrète de la littérature française leur apport à l'histoire littéraire. Cet ouvrage, de même que la réflexion sur l'histoire globale et la *World literature* qui pénètrent alors dans la pensée critique en France, ne sont pas étrangers à la sortie, en 2013, d'un texte qui se voulait programmatique, écrit par un collectif de chercheurs émanant du groupe MDRN : « Pour une nouvelle approche de la dynamique littéraire (Pense-bête). » Il commençait par le double constat, proche de celui de Vaillant, que, si, « depuis une dizaine d'années, après une période d'éclipse dans les études littéraires, faire de l'histoire littéraire est redevenu une évidence, tant pour le grand public que pour les spécialistes de la discipline », néanmoins, « bien que le modèle traditionnel de l'histoire littéraire ait maintenant plus ou moins complètement disparu, ses principes de base subsistent dans la façon dont nombre de lecteurs (et même certains universitaires) tendent à penser la littérature ». Ces « principes de base » étant l'écriture d'une histoire du canon littéraire centrée sur « auteurs, œuvres et textes » et l'organisation chronologique. Mais ce qui était nouveau, c'était le fait que les auteurs de ce manifeste soulignent que :

[une] tendance inverse est actuellement très discutée dans le monde anglo-saxon : il s'agit d'essayer de penser l'histoire littéraire dans la longue durée, en fonction de ses rapports avec la littérature mondiale, au-delà de toute frontière nationale ou linguistique (la littérature mondiale telle que la concevait Goethe, et qui a occasionné un regain d'intérêt ces dernières années, ne doit bien évidemment pas être confondue avec la notion de littérature-monde récemment promue par des écrivains parmi lesquels Michel Le Bris et Jean Rouaud). À première vue, cette approche « macrohistorique » se distingue elle aussi de l'histoire littéraire traditionnelle. En pratique, toutefois, la pierre angulaire de cette perspective demeure l'horizon universaliste du fait littéraire¹⁴.

Ce constat s'achevait sur une incitation à renouveler l'histoire littéraire, préalable à celui des conceptions d'histoire et de littérature.

13. McDONALD & SULEIMAN, 2010.

14. MDRN (« Modern »), 2013.

Qu'en est-il dans la pratique ?

L'intérêt pour l'histoire littéraire a suscité en France, entre la fin des années 1990 et celle des 2000, une vague d'ouvrages qui se voulaient novateurs tout en adoptant des démarches différentes. Il est symptomatique que l'on s'interroge aussi sur le nom de la discipline (histoire littéraire ? histoire de la littérature ?), comme en témoignent les différents titres. *L'Histoire de la France littéraire*, parue en 2006, rompait avec l'ancrage chronologique et revendiquait d'intégrer « au champ des études littéraires les apports les plus divers et les plus récents de la critique, qu'il s'agisse de l'anthropologie, de la sociologie, de l'histoire du livre et de la rhétorique, sans renoncer bien sûr à ceux de la philologie et de l'histoire littéraire traditionnelle », ainsi que « la relation entretenue par la littérature avec la peinture, la musique, plus tard le cinéma, ou la contribution qu'apportent à l'histoire des idées de leur temps les essais d'écrivains¹⁵ ».

Un an plus tard paraissait *La Littérature française : dynamique et histoire* qui s'inscrivait, elle aussi, explicitement contre la linéarité chronologique, les étiquettes, l'approche téléologique, l'écriture de deuxième, voire de troisième main, l'utilisation de catégories prédéfinies héritées et empruntées. Aussi bien le titre, qui met en avant la littérature même et fait de l'histoire l'une des deux sous-catégories mentionnées, que la définition donnée à l'objet de cette entreprise, situent cette histoire littéraire dans le droit fil des observations de Barthes : « On suivra dans ce livre l'apparition du concept de littérature, son apogée et sa mise en question dans la seconde moitié du xx^e siècle [...] On ne trouvera pas ici une histoire des ouvrages, ni des auteurs qui ne seront évoqués qu'à titre d'exemples¹⁶. » L'accent est mis sur la tension entre la dynamique collective de la littérature, d'une part, et l'artiste pris comme individu, de l'autre. C'est-à-dire sur les formes, les concepts, les genres, les formes, les visions du monde. Le « grand récit » n'étant pas écarté de cette histoire de la littérature, celle-ci s'organise dans le croisement du chronologique (Moyen Âge, puis par siècle du xvi^e au xx^e siècle) et du thématique, ces « thèmes » pouvant concerner les conditions sociales, culturelles et économiques de création, les genres, les esthétiques, mais aussi certains auteurs, voire des œuvres.

Les objectifs, les constructions, le traitement de ces histoires littéraires, quoique un peu différents, me semblent répondre à plusieurs des interrogations et observations exprimées par José Diaz et Alain Vaillant (souci de pluridisciplinarité, de dialogue entre les arts, d'éviter le grand récit linéaire téléologique, les monographies, le catalogue d'auteurs, de textes, de courants, etc.). Mais l'ancrage

15. LESTRINGANT, PRIGENT & ZINK (dir.), 2006, t. 1, p. 2 et 3.

16. TADIÉ, 2007, t 1, p. 12.

national, la question de ce qu'est la « littérature française » semblent aller de soi, et ses liens et dialogues entretenus avec d'autres littératures ne sont pas non plus discutés.

L'espace littéraire français : un objet d'étude des deux côtés de l'Atlantique...

Ces questions, en revanche, se trouvent au cœur de deux entreprises novatrices, par leur forme comme par leur contenu, qui ont bénéficié des recherches outre-atlantiques. La première est antérieure aux histoires littéraires dont il vient d'être question et, à bien des égards, elle semble pionnière : *De la littérature française*¹⁷ (qui exclut le terme d'histoire de son titre et semble instaurer un dialogue avec *De la littérature française dans ses rapports avec les institutions sociales* de Madame de Staël, premier ouvrage systémique sur cette littérature, dans l'esprit des Lumières), parue en 1993, version enrichie d'un premier ouvrage rédigé en anglais, *A New History of French Literature*¹⁸ (qui, lui, mentionnait explicitement l'histoire), paru aux Presses universitaires d'Harvard, en 1989. Denis Hollier, le directeur d'ouvrage, qui enseignait aux États-Unis, a réuni une équipe de 160 chercheurs, pour la plupart américains (7 français), bénéficiant donc d'une double position par rapport à l'objet étudié, intérieure-extérieure, ainsi que d'un double environnement épistémologique, francophone et anglophone. Novateur, cet ouvrage qui se donne pour objectif d'étudier la littérature française « comme un champ historique et culturel complexe », (non comme une liste d'auteurs et de titres) à aborder sous des angles variés, l'est à plus d'un titre. Par sa composition (reprise par les auteurs de *l'Histoire de la littérature belge* de 2003¹⁹ et par ceux de *A New History of German Literature*²⁰) : pour éviter l'idée de continuum lié au grand récit national linéaire, il est constitué de dates-agraves ou repères, qui sont autant d'événements littéraires introduisant un essai (ce qui suppose au préalable d'avoir réfléchi à ce qui, dans une littérature donnée, fait date et qui ne fait pas toujours – sinon rarement – date dans l'histoire événementielle) :

Les deux cent six essais de ce volume se succèdent selon un ordre chronologique, respectant donc la présentation d'une histoire de la

17. HOLLIER, 1993.

18. *Ibid.*

19. BERTRAND, BIRON, DENIS & GRUTMAN (dir.), 2003.

20. WELLBERY, 2004. Cette structuration par dates a été reprise par deux autres histoires littéraires : MARCUS & SOLLORS, 2009 et WANG, 2017.

littérature. Mais, individuellement comme dans leur ensemble, ils remettent en question l'idée d'un continuum historique simple, ainsi que les conventions narratives qui l'entretiennent.

Chaque essai est introduit par une date que suit, en « manchette », la mention d'un événement, sorte d'épigraphe qui indique moins le contenu de l'article qu'elle ne sert d'agrafe chronologique. L'événement peut concerner la littérature au premier chef – première publication d'une œuvre, d'une traduction, lancement d'une revue, création d'une pièce, mort d'un auteur. Mais il peut aussi n'affecter la littérature que par des répercussions, parfois éloignées – dans le temps et l'espace – de l'épicentre. Ces vignettes, comme des détails agrandis selon des échelles variables, se succèdent à un rythme inégal, engendrant un effet d'hétérogénéité qui échappe à la linéarité traditionnelle des histoires de la littérature : tel article consacré à un genre suit tel autre centré sur une œuvre unique, des institutions pédagogiques côtoient des mouvements littéraires, et des bilans la description de carrefours ou de moments saillants. [...] La catégorie d'auteur n'est pas la seule catégorie de l'historiographie littéraire à avoir subi une érosion. Il en va de même pour celle de période. Au lieu d'un solide encadrement par siècles, de la scansion régulière d'âges d'or et de périodes de transition, nous avons préféré aussi souvent que possible des durées plus brèves, nous permettant de susciter des rencontres, des coïncidences, des répercussions, des résurgences, d'indiquer des convergences ou des mutations²¹.

Le geste était donc à la fois informatif et critique : il s'agissait d'offrir « un panorama des principales positions méthodologiques et idéologiques actuellement en cours dans les études littéraires ». Mais l'introduction posait la question – évitée dans l'historiographie littéraire traditionnelle « à la française », par nature essentialiste, obéissant à « l'impératif romantique de couleur locale », à un « chauvinisme transcendantal » et croyant au « génie du lieu » – de l'ancrage national et linguistique de la littérature pour conclure : « *De la littérature française* se targue d'avoir été écrite des deux côtés du plus grand nombre de frontières possible²². » De même, la question du littéraire voulait être posée autrement : « L'objet de l'histoire de la littérature est moins l'inventaire monumental

21. HOLLIER, 1993, p. XIX et XX.

22. *Ibid.*, p. XXVII.

d'un territoire existant de toute éternité qui s'appellerait la littérature que le questionnement des critères à partir desquels la littérature se constitue, se distingue de certains champs, s'allie à d'autres. » Et l'introduction se termine sur ce paradoxe : « La véritable question est donc moins celle de Sartre "Qu'est-ce que la littérature ?" que "Qu'est-ce qui n'est pas de la littérature ?" La littérature n'a pas de frontières naturelles. »

Vingt ans plus tard, *French Global. A New Approach to Literary History*, brièvement évoqué plus haut, ouvrage rédigé par une trentaine de chercheurs majoritairement américains, revendiquait dès son titre la prise en compte des réflexions menées outre-Atlantique dans les domaines des études post-coloniales, de genre, de l'histoire globale, du tournant spatial, pour proposer un regard nouveau sur l'histoire littéraire en général à travers le cas de la France. La spatialité, dynamique, ainsi que l'altérité, sont au cœur de cet ouvrage qui n'est pas un grand récit linéaire et qui ne suit pas non plus une organisation chronologique : *Spaces* (première partie), *mobilities* (deuxième partie), *multiplicities* (troisième partie) ; quant aux concepts récurrents, ce sont ceux d'identité et d'altérité, d'unité et de multiplicité, de questionnement (*revisited, revisiting*), de monde, de « global », comme en témoignent quelques titres d'articles : "Worlding Medieval French" ; "Globality and Classicism: The Moralists Encounter the Self" ; "Critical Conventions, Literary Landscapes, and Postcolonial Ecocriticism" ; "Literature, Space, and the French Nation-State after the 1950s" ; "Language, Literature, and Identity in the Middle Ages" ; "Negotiating with Gender Otherness. French Literary History Revisited" ; "Présence Antillaise: Hybridity and the Contemporary French Literary Landscape"...

Dans l'introduction, les deux coordinatrices du volume, qui reconnaissent une certaine filiation avec l'entreprise de Denis Hollier, définissent à la fois la lecture de la littérature française qu'elles ont voulu donner au public et ce qu'elles entendent par « global », loin de l'universalisme hérité des Lumières dont se targue une certaine France, du colonialisme se justifiant par une mission civilisatrice :

Is it possible to reread the whole sweep of French literature in a world perspective? That question is the foundation of this volume. Our aim is not to be exhaustive, but to provide roadmaps. We propose an approach to literary history, as defined by the multiple implications and resonances of the "global." [...] What we mean by a global approach to literary history was stated in our original project statement, which has informed all the contributions to this book: "The sense of a globe that is interconnected, of cultural difference within and beyond the nation." Transactions between and among cultures and peoples, both outside and inside France's national boundaries (which themselves have changed

*over time) have been present in every period of literature in French. The approach we are proposing places, paradoxically, negotiations with otherness and boundary crossings at the very center of French literary history.*²³

Sur le terrain français, elles ont voulu prendre acte de trois événements majeurs : « l’explosion théorique » des années 1960, la « révolution féministe » à partir des années 1970 et la « reconnaissance des littératures “francophones” », avec toutes les conséquences qu’elles ont eues sur les plans intellectuel, théorique, social et littéraire. Dans son ensemble, cette introduction, qui débat, entre autres, des travaux de Roland Barthes, David Damrosch, Linda Hucheson, Mario Valdès et Pascale Casanova, pose les questions de “Literature, Language, and the Nation”, “National Literatures in a World Perspective”, de *World literature* pour mettre l’accent sur les points de contact et de dialogues propres à tout espace littéraire.

Cet ouvrage, radicalement différent des histoires littéraires pratiquées en France au début du XXI^e siècle, par sa conception, sa composition, son approche et sa lecture de la littérature française, a fait l’objet de nombreux recensions et débats en France, notamment lors d’une journée d’étude intitulée « Comment écrire l’histoire littéraire ? », organisée en 2012 à l’ENS d’Ulm. Martine Reid, qui soulignait une pensée à la fois historique et théorique de l’histoire littéraire, concluait par ce qu’elle appréciait tout particulièrement dans la démarche :

C’est qu’elle se veut, se pense, se réalise comme résolument ouverte et qu’elle appelle et encourage d’autres gestes du même genre, qui la poursuivent, la nourrissent et ne cessent aussi d’en interroger la pertinence. Le plaidoyer pour le multiple, pour l’hétérogène, pour le non cohérent ; le plaidoyer pour l’altérité, sa pesée et sa pensée justes appelle nécessairement d’autres démarches, d’autres objets. *French global* ne se veut pas le dernier mot sur la question, pas plus qu’il ne prétend être un regard sur une réalité appréhendée globalement. Il invite, et ce n’est pas le moindre de ses mérites, au débat. Il n’impose pas, il propose, c’est-à-dire qu’il formule des propositions pour lire autrement²⁴.

Jean-Louis Jeannelle, autre organisateur de la table ronde, remarquait que cet ouvrage

23. McDONALD & SULEIMAN (ed.), 2010, p. X.

24. REID, 2012.

rompt à ce point avec la dynamique qui sous-tend toute histoire de la littérature nationale qu'on peut se demander s'il s'agit bien encore véritablement d'une histoire ou si un autre type d'approche ne s'y invente pas. [...] Ce qui est abandonné, c'est l'histoire en tant que panorama exhaustif de la production nationale à chacune des époques. [...] Chacune des entrées parle bien d'histoire littéraire, mais d'une histoire présupposée, considérée en tant que l'un des attendus qu'il s'agit de déconstruire afin de faire émerger un point de vue différent. Ces attendus sont bien connus : il s'agit de la continuité, de la centralité, de l'unicité ou de la singularité de la littérature française, ou encore de la coïncidence que celle-ci présuppose entre la langue, les institutions nationales et la production des œuvres²⁵.

Quant à Alain Vaillant, il parlait « d'un effet de décentrement, absolument salutaire », de « véritable révolution copernicienne » à laquelle invitait *French Global*, « d'ordre géographique, en renonçant à la centralité de la littérature française²⁶ ».

Histoire globale, histoire croisée, littérature mondiale... Et l'histoire littéraire ?

Presque dix ans se sont écoulés depuis la parution de *French global*. Pendant ces dix ans, et malgré le souhait de ses auteurs de voir prolonger leur démarche, aucune nouvelle histoire littéraire de la France n'a été écrite et publiée en France, qui tiendrait compte des réflexions (absentes des histoires littéraires dont il a été question plus haut et qui leur sont contemporaines) menées depuis les années 2000, sous les bannières des études postcoloniales, des études de genre, de l'histoire globale/croisée, des aires culturelles et de la *World literature*. Elles ont eu des conséquences sur l'histoire tout court, énoncée en ces termes par l'historien Hagen Schulz-Forberg :

Any theoretical and methodological innovation in global history is necessarily concerned with two main questions: how to find ways of writing history without preconceiving it through the nation and how to design research that avoids Eurocentrism both while drawing its

25. JEANNELLE, 2012.

26. VAILLANT, 2012.

investigative questions and while drafting its conclusive interpretations. To this end, historical space and historical time need to be reconsidered from global perspectives in order to find ways of writing a history of equal terms, in which any actor from anywhere in the world is regarded as having equal validity. This transnational and multi-lingual history finds its sites in many spaces filled with varieties of temporalisations. Temporal uniqueness, temporal routine and presumably timeless normative horizons are neither bound by national space alone, nor expressed in merely mono-lingual ways.

Since the nineteenth century, historians have had the habit of framing temporal unfolding in national spaces. Inspired by postcolonial critique, the spatial turn as well as the transnationalisation of historiography and the historical area studies, global history fundamentally challenges this habit.²⁷

Dans la pratique, plusieurs histoires « globales » ont vu le jour, y compris en France avec la toute récente *Histoire mondiale de la France*²⁸ (qui a suscité maint débats et controverses) dirigée par Patrick Boucheron.

En revanche, sur le terrain de la littérature, on a l'impression qu'en France, les très nombreux débats et réflexions, l'intérêt critique pour la littérature mondiale et le global faisant suite aux travaux, notamment, de David Damrosch, Franco Moretti, Emily Apter, n'ont pas tant bouleversé l'histoire littéraire que la littérature comparée, confrontée à de sérieuses mises en question.

L'espace littéraire euro-asiatique...

Concernant la vaste aire culturelle qui nous intéresse, celle qui regroupe Europes centrale, balkanique et baltique, Russie et Asie centrale, qu'en est-il ? La naissance de l'historiographie littéraire a – ce n'est pas une surprise – accompagné celle de l'idée nationale puis de l'État-nation, comme le rappelait Alain Vaillant à propos de *French global* : « L'histoire littéraire a toujours été nationale, a toujours eu pour vocation de justifier le nationalisme, ou l'impérialisme, ou la revendication identitaire des peuples²⁹. » Cet espace euro-asiatique recouvre un grand nombre d'États-nations héritiers d'un ou de plusieurs grands empires disloqués dont ils

27. SCHULZ-FORBERG, 2013.

28. BOUCHERON, 2017.

29. VAILLANT, 2012.

sont issus : Empire ottoman, Empire russe puis Union soviétique, Perse, Empire austro-hongrois, Empire allemand. C'est dire à quel point les « frontières » politiques du national coïncident peu avec les dynamiques culturelles, intellectuelles, littéraires et linguistiques qui se jouent dans ce vaste espace. Or, l'historiographie littéraire y demeure encore majoritairement liée à l'équation *un État, une langue, une littérature*, transmettant un canon le plus souvent national, monolingue et masculin.

Ce canon a été fortement mis en question, lui aussi, depuis la fin du XX^e siècle, sous la pression de la vague de questionnements épistémologiques évoqués plus haut (*post-colonial studies, cultural studies, gender studies*, histoire globale, histoire connectée, histoire culturelle, histoire croisée, *spatial turn*, globalisation, *World literature*, etc.). La prise en compte de l'espace, de la géographie, qui s'est invitée dans les sciences sociales à partir des années 1980, a eu des conséquences importantes pour la pensée de l'histoire littéraire, permettant, notamment de reconsidérer le feuilletage d'identités multiples qu'ont fixées à la fois l'Occident pour asseoir sa suprématie, mais aussi la construction des États-nations au XIX^e siècle.

L'une des entreprises les plus intéressantes est sans doute l'ouvrage en quatre volumes édité entre 2004 (année de l'intégration de neuf pays à l'Union européenne) et 2010 sous la direction de Marcel Cornis-Pope et John Neubauer : *History of the Literary Cultures of East-Central Europe. Junctures and Disjunctures in the 19th and 20th Centuries*³⁰. D'une part, il inaugurerait une série d'histoires littéraires concernant des aires culturelles (et non nationales), publiées par l'Association internationale de littérature comparée ; de l'autre, il s'inscrivait dans le projet d'histoire littéraire initié en 1996 à l'université de Toronto par Mario Valdès et Linda Hutcheon qui s'en sont expliqué dans un article au titre emblématique des recherches outre-atlantiques mêlant étroitement théorie, histoire littéraire et littérature comparée : "Rethinking Literary History—Comparatively."³¹

Comme *De la littérature française* et *French global*, ce projet d'histoire des *cultures littéraires* (cet élargissement n'est pas anodin) de l'Europe centrale et orientale réunissait 120 contributeurs européens et américains (États-Unis et Canada) écrivant dans plus de dix langues différentes, pâle reflet, somme toute, de la diversité des cultures et des langues parlées et écrites sur ce grand territoire.

Deux ans avant la parution du premier volume, Cornis-Pope et Neubauer avaient esquissé les contours de ce que serait (et ne serait pas) leur Histoire, en se situant, comme les auteurs de *French global*, dans la prolongation de l'approche de Denis Hollier : elle ne serait ni positiviste ni marxiste, rejetant

30. CORNIS-POPE & NEUBAUER (eds.), 2004-2010.

31. Cf. VALDÈS & HUTCHEON, 1994.

[the] orthodox Marxist traditions that regard literature as a mimetic reflection of an underlying “reality,” “internalist” histories that isolate the discipline from the surrounding culture, Hegelian, organicist, and teleological generalizations of periods and cultures, reductive national perspectives, and, last but not least, histories dominated by “grand narratives.”³²

Il s’agissait plutôt de conceptualiser, de construire une histoire littéraire de ce vaste ensemble, tout comme les histoires littéraires nationales existantes avaient été construites et conceptualisées pour forger la nation, sans éviter les questions qu’une telle démarche pose :

East-Central Europe is, like the nations states, an imagined community in Benedict Anderson’s sense. Constructing its literature means reconceptualizing the existing literatures and their national histories. Optimally, such a reconceptualization may become a significant contribution to the social and political construction of the region: just as the writing of national literary histories participated in the invention of nations, so too, the writing of a history of East-Central Europe may participate in the region’s invention. Our hope accords with the claim of contemporary theory that images and texts shape rather than merely reproduce the social world and its institutions. [...] An East-Central European literary history represents a perspectival change. [...] The projected History of the Literary Cultures in East-Central Europe proposes to do just this, retrieving those areas of intercultural convergence obfuscated by nationalistic treatments of literature. Without neglecting areas of disjunction and conflict, our contributors intend to foreground the historical “conjunctures” as well as topographic interfaces that have encouraged the interaction of various local entities, as well as the dialogue across the larger provinces of Europe (Eastern and Western, Northern and Southern).³³

La notion de « noeud » [*node*] a été retenue comme principe organisateur : nœuds temporels (1989, 1968/1956, 1789/1781/1776, par exemple, présentés dans l’ordre chronologique inversé), topographiques (Czernowitz, Dantzig/Gdansk, Tartu/Tallinn, les Balkans, le Danube, la Galicie, ...), institutionnels (manuels et histoires littéraires, théâtre, presse, censure), représentatifs [*figural*] (icônes

32. CORNIS-POPE & NEUBAUER, 2002, p. 1.

33. CORNIS-POPE & NEUBAUER, 2002, p. 19, 21, 26.

nationales, héros, figures du trauma, de l'identité féminine, de l'autre, ...). L'un des « angles morts » de cette histoire sera discuté, on le verra, par Gun-Britt Kohler et Pavel Navumenka.

Les enjeux de notre volume sont pluriels : éprouver la pertinence de s'interroger sur un ensemble aussi vaste ; montrer ce que la réflexion portant sur une aire culturelle (notion très débattue – sinon rebattue – depuis quelques années dans le champ épistémologique anglo-saxon puis français) non occidentale, constituée d'États-nations nés de la dislocation de grands empires dont ils portent l'héritage (accepté ou rejeté) ou qui en sont les continuateurs (la Russie, par exemple), apporte à la réflexion plus générale sur l'histoire littéraire. Car, si nous prolongeons le geste déconstructeur (du grand récit national, linéaire, téléologique, fondé sur l'unicité totalisante), c'est pour construire ou proposer quoi ? Comment articuler le national/supranational/transnational dans l'aire euro-asiatique ? Comment faire advenir des « marges » et des « blancs » du canon ? Comment ne pas lisser la complexité, l'altérité, le discontinu ? Pour en finir avec la linéarité et la téléologie, comment organiser une histoire littéraire ? Tels sont les grands questionnements qui se dégagent de nos travaux qui reflètent notre aspiration à penser l'histoire littéraire davantage en termes de circulations, passages, flux transnationaux et multilatéraux entre des aires, plutôt qu'en termes de diffusion, « d'identités » et de cultures « nationales » ; à donner leur place aux « écritures migrantes » et à celle des « minorités » ; à s'interroger sur les processus de commémoration, de périodisation, de « classicisation », de hiérarchisation et d'institutionnalisation des phénomènes littéraires ; à mettre en question des notions et concepts largement utilisés, souvent pensés pour les littératures occidentales et repris tels quels, rarement interrogés – « littérature nationale », « universel » (généralement envisagé autour d'un centre qui se pense comme tel et que les autres admettent comme tel), « retard », « développement accéléré », « influence », etc. Ce qui nous amène à convoquer différentes approches : celle de Pierre Bourdieu qui invite à considérer le champ littéraire comme « espace de possibles » à une période donnée, espace qui ne saurait être régi par des relations de causalité ; espace « polycentré » aux temporalités, aux formes et rythmes différents, espace ouvert et transnational de dialogue et d'intertextualité (histoire croisée) ; celle d'Even-Zohar qui s'intéresse à la place des systèmes formés par la littérature originale et par la littérature traduite au sein des « polysystèmes » ; la sociocritique qui problématise le rapport de la littérature au monde en rejetant à la fois la vision du monde comme contexte de l'œuvre littéraire et la vision de l'œuvre littéraire comme reflet du monde, pour mettre l'accent sur ce que dit le texte du monde dans et par l'écriture, sur le monde qu'il construit.

Comment articuler national/supranational/transnational/mondial/global dans l'aire euro-asiatique ?

La littérature persane, qui a longtemps transcendé les entités politiques ou États-nations, s'est vu assigner, à l'époque moderne, des définitions nationales : « parallèlement à l'émergence du persan en tant que discipline académique et institution nationale en Iran et en Afghanistan, l'historiographie littéraire persane est devenue un terrain important de controverse et de contestation » que Wali Ahmadi met en lumière dans son article “‘The Cradle of Dari’: The Question of ‘Origins’ in Modern Literary Historiography in Afghanistan”. D'un côté, aussi bien les chercheurs iraniens que les orientalistes occidentaux qui se sont penchés sur la littérature persane entendaient l'adjectif « persane » dans le sens restreint de « iranienne », alors que « persan » fait historiquement référence à une vaste tradition linguistique et littéraire ainsi qu'à un vaste patrimoine culturel qui dépasse les frontières des États-nations modernes. De l'autre, des chercheurs afghans ont entrepris de produire des histoires de la littérature persane qui, tout en ayant une structure et une méthode peu différentes de celles de leurs collègues iraniens, ont souligné le caractère central et original de la région qui constitue aujourd'hui l'Afghanistan dans la création du corpus des textes littéraires écrits en persan. Wali Ahmadi se livre à une présentation critique de l'un des ouvrages les plus influents de l'historiographie persane produits en Afghanistan : *Tarikh-i Adabiyat-i Afghanistan* [Histoire de la littérature d'Afghanistan] de Muhammad Haidar Zhubal, parue en 1957 dans le contexte d'institutionnalisation de la littérature au sein d'un État-nation et dans une perspective philologique, du fait que l'Afghanistan est un espace complexe, marqué par une grande diversité linguistique et culturelle. Cet ouvrage montre l'importance de l'Afghanistan actuel dans l'émergence et le développement des lettres persanes, notamment au moment de la renaissance littéraire persane post-islamique, en réaction contre une certaine forme moderne d'hégémonie culturelle iranienne qui inquiétait dans la mesure où elle pouvait aussi nourrir une sorte « d'irrédentisme » nationaliste iranien.

Marko Juvan, dont les recherches portent depuis des décennies sur l'historiographie littéraire slovène, sur la littérature mondiale, le tournant spatial et ses implications pour la littérature (relations entre espaces et mondes fictifs/Westphal, cartographie du développement et de la diffusion de genres/Moretti), histoire transnationale des cultures littéraires/Valdès, Neubauer, Domínguez), s'intéresse ici plus particulièrement aux relations entre histoire littéraire nationale et histoire littéraire comparée dans le contexte slovène. Il constate qu'« aujourd'hui, faire des nations les concepts fondateurs des récits historiques ne peut plus aller de soi » et qu'ébranler les lignes du national déstabilise en fait tout le canon :

Toutefois, avec le succès actuel du « paradigme post-national » dans l'économie, la politique, mais aussi les sciences humaines et sociales, de nombreux concepts supplantent ou remplacent la « littérature nationale » et proposent des organisations différentes des récits historiques ; par exemple, les aires multiculturelles, les zones frontières, les périphéries, l'hybridité, les diasporas ou les migrations. (Le commentaire d'Hutcheon s'applique également à d'autres histoires littéraires – par exemple, une histoire littéraire gay, une histoire littéraire des femmes)³⁴.

Plus largement, l'histoire littéraire est mise en cause dans ses fondements épistémologiques. Par rapport à ce changement de paradigme, qu'en est-il de l'historiographie en Slovénie ? Marko Juvan distingue plusieurs périodes : la période « pré-scientifique », marquée par des listes bio/bibliographiques ; l'émergence d'une histoire littéraire constituée comme genre savant, à partir du début du XIX^e siècle, caractérisée par trois innovations : « l'interprétation historiciste des liens entre les faits du passé, la "nation" comme noyau référentiel d'un texte historiographique et la singularisation d'une littérature esthétique par rapport aux écrits utilitaires ou religieux, sont devenues les pierres angulaires de l'histoire littéraire slovène » ; la « période classique » qui commence après la Première Guerre mondiale, au moment où l'historiographie littéraire « nationale » devient l'une des grandes matières universitaires, introduite dès la fondation de l'université de Ljubljana, au sein du nouvel État des Slovènes, Croates et Serbes. Cette historiographie « classique », marquée par le positivisme et le national, marginalise les textes écrits dans d'autres langues que le slovène standard. C'est aussi à cette époque qu'à l'instar de ce qui se passe en Bulgarie, comme on le verra, se développe un discours de « retard » par rapport aux nations cultivées. Ce « modèle classique », enfermé sur le canon national, s'est heurté à la littérature comparée qui l'a mis violemment en question, même si, paradoxalement,

ce qui est sans doute plus caractéristique de « l'école slovène » de littérature comparée, c'est sa pratique persistante de « nationalisation » de toute comparaison. Autrement dit, la littérature slovène, observée dans ses rapports avec d'autres littératures nationales et au sein des courants littéraires internationaux, demeure l'objet principal des études comparatistes slovènes, ce qui donne

34. JUVAN, dans ce volume.

parfois l'impression qu'elles ne sont qu'une sous-discipline de l'historiographie littéraire nationale³⁵.

Le constat que fait Marko Juvan à propos des histoires littéraires slovènes contemporaines ne diffère guère de ce que l'on peut voir un peu partout en Europe et dans l'aire euro-asiatique : elles sont encore assez imperméables aux réflexions issues de l'histoire globale, croisée, mondiale. Comme ailleurs, des travaux de chercheurs isolés mettent au jour des « blancs » du canon : écriture dans d'autres langues que le slovène, écriture des femmes, des diasporas, genres dits « populaires », etc.

Dans leur article intitulé "Literary History, Field-Formation and Transnational Spaces of Possibles. Literature in the Space of Belarus in the 1920s," Gun-Britt Kohler, d'Oldenburg, et Pavel Navumenka, de Minsk, présentent le projet d'histoire littéraire de la Biélorussie qu'ils dirigent depuis quelques années et qui réunit une équipe de chercheurs biélorusses et allemands, avec toutes les questions qui se sont posées à eux. La littérature biélorusse, marquée par la discontinuité (de l'État, de la culture, de la langue), le multilinguisme, le colonialisme et l'extra-territorialité, est un cas d'école susceptible de fournir des fondements théoriques aux questionnements actuels de l'histoire littéraire, notamment du point de vue de l'articulation entre national et supra-national, entre unité et diversité. Constatant que l'historiographie littéraire traditionnelle en Biélorussie repose sur un matériau quasi-inexistant (une littérature considérée comme une réalité historique continue, alors qu'elle s'est développée sur un territoire qui a presque toujours fait partie d'espaces culturels, littéraires et linguistiques pré- ou transnationaux plus larges), Gun-Britt Kohler et Pavel Navumenka souhaitent trouver un autre « modèle » plus apte à rendre compte de la diversité, au lieu de la réduire, en s'appuyant sur les travaux réalisés dans les domaines de l'histoire croisée, de l'histoire globale, de la littérature mondiale et de la prise en compte de l'espace. Mais, paradoxalement, comme ils le font très justement remarquer à propos de l'*History of the Literary Cultures of East-Central Europe* de Marcel Cornis-Pope et de John Neubauer, les approches transnationales de la littérature peuvent reproduire les mêmes exclusions, les mêmes angles morts et « blancs » que les histoires littéraires nationales et, *in fine*, la dichotomie entre « petites » et « grandes » littératures. La question cruciale, pour eux, se pose donc dans les termes suivants :

The question of whose requirements must be fulfilled to become "visible" in a transnational perspective seems even more urgent. If one

35. *Ibid.*

of the central purposes of a literary history is still to provide orientation, then the transnational view may be more dependent than one realizes on established (and internationally “accepted”) “national narratives” that, in a sense, are transferred to a transnational model to be dissolved in it and by it only in a second step. The “blank-space Belarus” in Cornis-Pope’s and Neubauer’s History could in that case be understood as creating evidence for the need to initially make the narrative “Literature of Belarus” visible.

How could such a narrative look nowadays—a narrative that captures the outlined specifics and problems, makes discontinuity visible, works towards a transnational perspective and at the same time offers orientation, without walking into the “big-narrative-trap?”³⁶

Pour éviter le « piège du grand récit », ils ont eu recours à trois notions centrales : celle d'espace culturel, caractérisé par sa variabilité, un « espace des (im)possibles » ; celle de chronologie ouverte, fondée sur les siècles mais en suivant des bornes fluides et adaptées à chacun, afin que soient visibles « les compressions, les répétitions, les chevauchements, la non-simultanéité, les sauts, les discontinuités et les points de “rupture” » ; celle d'institution, telle qu'elle a été développée par Bourdieu dans sa théorie du champ littéraire, « qui permet, en se concentrant sur le changement des institutions littéraires, de créer objectivité et comparabilité entre périodes et de diagnostiquer clairement les discontinuités et les espaces blancs. » L'article qu'ils nous proposent pour ce volume se donne pour objectif de questionner l'approche transnationale, ses apports, mais aussi ses limites, pour étudier finement et dans sa complexité l'espace littéraire biélorusse dans les années 1920, espace culturel politiquement divisé, multilingue, multi-ethnique, et ses (sous-)champs littéraires, les potentiels transnationaux qui s'offraient aux écrivains.

C'est aussi une approche transnationale et transdisciplinaire que propose Marie Vrinat-Nikolov, car écrire une histoire de l'espace littéraire bulgare au XXI^e siècle, c'est relever plusieurs enjeux : dépasser la perspective nationale isolatrice pour replacer cet espace littéraire dans le contexte plus large qui fut le sien durant cinq siècles – celui de l'Empire ottoman, vaste espace de croisements multi-ethniques, multiconfessionnels, multilingues ; insuffler de la géographie (voire de la géologie) dans l'histoire pour rendre compte du fait que « tout le monde ne danse pas au même rythme ou dans la même direction ». Pour ce faire, elle a recours, elle aussi, à la notion d'*espace littéraire*, pour traiter, parmi les points

36. KOHLER & NAVUMENKA, dans ce volume.

importants qui le sont insuffisamment ou pas du tout dans l'historiographie traditionnelle, les langues et les temporalités littéraires. En dépit des nombreux travaux d'historiens qui déconstruisent des notions et des mythes fortement ancrés dans l'historiographie dominante, les histoires littéraires bulgares pensent l'histoire de cette littérature dans un cadre national, en termes de ruptures et de continuité d'un développement « naturel » du fait d'une série de catastrophes, de « retard » et de « développement accéléré ». Marie Vrinat-Nikolov se pose donc la question de savoir comment échapper au « centrisme ouest-européen » sans négliger le fait que « Paris », « Londres », « Berlin », aient été pour les Balkans des « Greenwich littéraires », comment mettre en perspective sans les comparer en termes d'« avance » ou de « retard » les temporalités, périodisations, événements propres à chaque espace littéraire au sein de l'espace mondial. Méditant en particulier sur les notions de retard et de développement accéléré, sur les circonstances de leur conceptualisation et de leur fortune opératoire, sur les visions fantasmées de l'Orient (ottoman), associé au retard de la littérature bulgare et de l'Europe occidentale synonyme de progrès à atteindre, elle fait le constat d'une fixation du mouvant, de l'unification du divers dans le cadre de la « fabrique » du national :

Si aucune identité ne va de soi, dans la mesure où elle relève du fantasme, « l'identité bulgare » a toujours posé – et pose toujours – problème à ses idéologues. Est problématique précisément ce qui en fait la richesse et l'originalité, à savoir la proximité géographique et culturelle avec « l'Eurasie » (Empire byzantin puis ottoman) et la pluralité : slave (élément accepté quoique critiqué par le nationalisme de l'entre-deux-guerres) ; proto-bulgare (dont l'origine est toujours controversée et idéologisée, entre la thèse turco-altaïque la plus probable et la thèse aryenne/iranienne plus récente qui semble surtout destinée à éloigner définitivement les Bulgares de tout ce qui peut paraître « turc » pour en faire des Indo-européens) ; thrace (la thèse du « substrat » thrace a connu son apogée avec les travaux d'Alexander Fol dans les années 1970-1980) ; orthodoxe (ce qui relie la culture bulgare à la chrétienté byzantine, puis russe et, plus largement, européenne, en un mot à la « civilisation »)³⁷.

Elle en conclut qu'il est urgent de considérer l'histoire de l'espace littéraire bulgare en s'emparant des questionnements soulevés par l'histoire croisée et en

37. VRINAT-NIKOLOV, dans ce volume.

exploitant la notion « d'espace des possibles » développée par Pierre Bourdieu, dans une perspective de double décloisonnement : épistémologique et géographique. Pour ce faire, elle se propose de « donner de l'espace au temps », un espace à la fois horizontal (comme Franco Moretti, par exemple) et vertical, en convoquant les strates de temps théorisées par Reinhart Koselleck, qui permettent d'englober ce qu'il appelle la « simultanéité du non-simultané », d'échapper à la linéarité en saisissant la coexistence de différentes strates temporelles, de l'ancien et du moderne, de la tradition et du nouveau au sein d'une même culture, d'une même société. Il s'agit d'appréhender non pas une temporalité unique, homogène et continue, mais une expérience plurielle du temps, ce qui rend vaine la notion de retard qui supposerait qu'il n'y ait qu'une seule marche du temps.

Le canon national : cartographie critique de son « centre », de ses mythes, de ses « marges » et de ses « blancs »

Dans son article sur « Les oubliées de l'histoire littéraire russe – pour un XIX^e siècle au féminin », Catherine Géry pointe du doigt le caractère sélectif et donc « oublieux » de tout canon et montre à quel point, en Russie, les histoires littéraires sont « ethno-centrées » et « andro-centrées » lorsqu'elles traitent du XIX^e siècle, LE siècle classique par excellence, alors même que les femmes ont écrit, été publiées et lues par leurs contemporains dès la fin du XVIII^e siècle. Elle montre bien l'importance cruciale, pour l'histoire littéraire en tant que discipline, de révéler ce que le canon laisse à ses marges, s'il ne l'envoie pas directement dans l'oubli :

Pour être nécessaire, le geste consistant à redonner un nom et une histoire aux écrivaines russes n'est donc pas que mémoriel, il est aussi et surtout épistémologique pour une historiographie littéraire qui a non seulement dépossédé les femmes et de leur nom, et de leur histoire, mais qui est aussi restée jusqu'à nos jours à l'écart de la plupart des questionnements dont on sait qu'ils ont rénové en profondeur l'écriture historique depuis le dernier tiers du XX^e siècle sous l'influence des différentes *studies* (*gender studies*, *cultural studies*, *subaltern studies*). Or, la zone grise de la littérature des femmes est à la fois une « contre-littérature » ou un « contre-champ » littéraire au sens de Bernard Mouralis, un tiers-espace de la culture et un espace de prise de parole par des subalternes (ceux et celles dont la parole est niée)³⁸.

38. GÉRY, dans ce volume.

Interroger les mécanismes qui ont abouti à cette invisibilité des écrivaines russes permet aussi, plus généralement, de repenser le XIX^e siècle dans son entité et ses « bornes », de déstabiliser le canon et de faire voir et entendre « des œuvres qui se sont trouvées à un moment ou à un autre hors système car elles n'étaient pas ajustées à l'ordre littéraire existant ». Ces mécanismes, qui participent de l'écriture du grand roman national, sont étroitement liés à la légitimation de l'idée nationale ; or, comme on le sait et comme l'attestent d'autres études de ce volume, l'idée nationale réduit par essence le pluriel à l'unique (une nation, une langue, une identité, un canon, etc.). À travers l'exemple de deux écrivaines, Anna Bounina et Ekaterina Kniajnina, ce sont deux modes différents d'accession à l'écriture et (ou non) à la postérité, de stratégies d'écriture déployées, bref à la fois de positions et de postures au sein du champ littéraire russe, qui sont mises au jour dans cet article qui montre également que

les femmes ont anticipé les pratiques littéraires des hommes de quelques années, voire de plusieurs décennies, ou se sont emparées dans leurs œuvres avant leurs confrères des tabous socioculturels (le discours sur le moi, le discours sur le corps, mais aussi le discours politique...) ³⁹.

C'est aussi à une écrivaine oubliée que s'intéresse Tomasz Krupa dans « Autour de la réception de l'œuvre littéraire de Sorana Gurian en Roumanie », une écrivaine (1913-1956) proche d'André Gide, de Jean Cocteau, d'Anaïs Nin, d'Emile Cioran, de Mircea Eliade et de Czesław Miłosz, qui avait le « tort » d'incarner « plusieurs types d'altérité : ethnique, sociale, sexuelle et politique, car elle est à la fois juive, étrangère, femme, handicapée, engagée et exilée » : c'était une femme, juive, handicapée qui abordait des sujets tabous, ou controversés (le corps, la sexualité, être femme, l'exil, l'installation du régime communiste). Et si, à son époque, son œuvre a fait l'objet de recensions louangeuses, elles passaient par le prisme du genre et de la politique. Tomasz Krupa montre bien à quel point il est difficile de se faire entendre et lire dans un milieu littéraire dominé par le discours masculin, au sein d'une société qui stigmatise un corps autre, dans la Roumanie du XX^e siècle. Il termine en se demandant « s'il y aura un jour une place pour l'œuvre de Sorana Gurian dans un canon littéraire roumain repensé ⁴⁰ ».

Toujours en Roumanie, mais à l'autre pôle du canon, en son centre sacralisé, Ioana Bot se pose la question : « À quoi bon le poète national à l'âge de la littérature mondiale ? » Ce poète national, devenue une icône constamment

39. *Ibid.*

40. KRUPA, dans ce volume.

instrumentalisée, jamais vraiment désacralisée, démythifiée, c'est évidemment Eminescu. Ioana Bot décortique les mécanismes de mythisation institutionnelle, depuis la fin du XIX^e siècle, à la mort du poète, quels que soient les régimes, jusqu'à aujourd'hui, et en montre aussi bien les traits saillants que les aspects paradoxaux. Ainsi, si, d'après les sondages, Eminescu est le premier poète mentionné par les Roumains, cela ne veut pas dire pour autant qu'il est lu, mais que son nom est continuellement diffusé par les médias et que cette sacralisation répond toujours à un besoin entretenu :

La survie du mythe du poète national, dans ces conditions, ne résulte pas de la relecture/revalorisation de son œuvre, mais du besoin de se rallier à des figures fortes de l'imaginaire collectif et de puiser à leur force de consolidation identitaire. On pourrait dire, avec von Meltzl, mais à plus d'un siècle de distance, que la logique qui privilégie le national dans l'imaginaire collectif, de ce côté de l'Europe du moins, est la même que celle qui précédait, en 1877, la mort des grands empires et le surgissement des petits États nationaux⁴¹.

Car on croise aussi, dans cet article, la figure de l'érudit Hugo von Meltzl (1846-1908)⁴², co-fondateur, à l'université de Cluj/Kolozsvár de la revue de littérature comparée *Acta Comparationis Litterarum Universarum*, dans une Transylvanie polyglotte (hongrois, roumain, allemand, yiddish). « Le jeune comparatiste rebelle – nous dit Ioana Bot – y protestait contre une pression “nationaliste”, qui, à ses yeux, empêchait la constitution d'une littérature mondiale, au milieu du XIX^e siècle. » Aujourd'hui, les frustrations vécues depuis la chute du régime communiste font de nouveau émerger de grands débats sur l'*identité nationale* et entretiennent le mythe du poète national alors même que le désir des écrivains locaux est d'accéder à la reconnaissance et à la légitimation mondiales. Ici aussi, comme pour les mécanismes d'invisibilisation des femmes dans l'historiographie littéraire russe, quoique à l'inverse, le canon vise à réduire et unifier la pluralité :

Pour des raisons souvent différentes, mais avec des stratégies de mythisation fonctionnant de manière semblable, les propagateurs

41. BOT, dans ce volume.

42. David Damrosch lui consacre un chapitre : “Hugo Meltzl and ‘the principle of polyglottism’” dans D'HAEN, DAMROSCH & KADIR, 2011.

du mythe d’Eminescu ont utilisé la figure du poète national comme argument dans des constructions et des débats identitaires, visant à légitimer par un mythe ce qui ne pouvait pas l’être autrement. Visant, aussi, à unifier une « identité nationale roumaine », à l’aide d’une figure mythique sans faille, à unifier, donc, ce qui était, autrement, difficile à réunir dans une seule narration majeure aux alentours de 1918, en Europe Centrale⁴³.

In fine, il ressort de cette enquête que la récupération idéologique de la figure du grand poète national s’accompagne d’une indifférence à l’égard de son œuvre...

Le passage de l’alphabet perso-turc à l’alphabet latin, en 1928, dans la jeune République turque, a des répercussions inattendues sur la littérature turque que Laurent Mignon analyse dans son article « Notes sur l’histoire de la littérature turque des Tanzimat (1839) à la “Révolution des lettres” (1928) ». Là encore, il contribue à l’effacement, dans l’historiographie littéraire, de la diversité religieuse, ethnique, linguistique et graphique qui faisait la richesse inégalée et fascinante de l’Empire ottoman, ainsi qu’à une conception très restreinte de ce qu’est la littérature turque : celle qui est produite par des écrivains (masculins) musulmans résidant à l’intérieur des frontières de la Turquie, ce qui est paradoxal à l’époque de laïcité à marche forcée à laquelle ce canon se construit. Sont donc exclus de cette définition tous les auteurs turcophones non musulmans (arméniens, grecs, juifs) et les littératures arméno-turque (écrite en turc avec les caractères arméniens), turque karamanli (caractères grecs), judéo-turque (caractères hébraïques) et syro-ottomane qui dialoguaient avec la culture littéraire turque ottomane du fait des nombreux échanges qui ont existé entre l’*intelligentsia* turque musulmane et les intellectuels non musulmans turcophones, notamment grâce aux traductions.

La conséquence de cette altérisation [des non-musulmans] fut que les apports des non-musulmans à l’histoire de la littérature furent tout simplement passés sous silence. [...] Ces apports, c’est-à-dire les littératures produites en langue turque par des auteurs des minorités ethnoreligieuses chrétiennes et juives de la Turquie ottomane, pourraient être étudiés dans le cadre du concept de « littérature mineure » en référence à la première des trois propositions avancées par Gilles Deleuze et Félix Guattari dans leur étude *Kafka. Pour une littérature mineure* : « Une littérature mineure n’est pas celle d’une

43. *Ibid.*

langue mineure, plutôt celle qu'une minorité fait dans une langue majeure⁴⁴. »

Or, l'une des caractéristiques de la vie littéraire ottomane, était que « si, certes, le turc était écrit avec divers alphabets, un même alphabet pouvait aussi servir à écrire différentes langues. De même, un même auteur pouvait participer aux débats littéraires dans différentes langues ». Enfin, le changement d'alphabet, appelé « révolution des lettres » contribua également à occulter les littératures féminine et populaire, mais aussi la tradition progressiste turque ottomane.

Concernant le cas de la construction du canon littéraire géorgien, Tamara Svanidzé aborde la question fondamentale pour toutes les littératures⁴⁵ du rôle et de la place des textes traduits dans ce que le critique israélien Itamar Even-Zohar a appelé le polysystème⁴⁶ :

Il s'agit ici d'un capital culturel majeur dont dispose le peuple géorgien durant la seconde moitié du XIX^e siècle dans la construction de la conscience nationale. Cette période, particulièrement importante non seulement pour l'histoire de la traduction, mais aussi pour la littérature géorgienne, voit en effet l'émergence de la notion de littérature nationale, corollaire de la consécration du nationalisme culturel qui tient lieu d'idéologie politique. L'héritage des « classiques », c'est-à-dire des œuvres de ce groupe réformiste, sera activement inclus tout au long du XX^e siècle dans le phénomène général d'appropriation et de légitimation d'un passé culturel à valeur identitaire⁴⁷.

Pour aborder la littérature traduite en s'affranchissant des considérations traditionnelles qui s'intéressent aux « influences » et aux « comparatismes culturels », et s'interroger sur les critères esthétiques et idéologiques à l'œuvre lors de la sélection et de la diffusion des œuvres et des auteurs à traduire en Géorgie, sur ce que ces importations nous disent des modes de pensée en vigueur à l'époque, ainsi que des rapports de force en jeu, Tamara Svanidzé a recours aux outils méthodologiques des transferts culturels théorisés par Michel Espagne et

44. MIGNON, dans ce volume.

45. En ce qui concerne une partie non négligeable de l'espace euro-asiatique, l'Europe médiane, cf. CHALVIN, MULLER, TALVISTE & VRINAT-NIKOLOV, 2019.

46. EVEN-ZOHAR, 1990.

47. SVANIDZÉ, dans ce volume.

Michael Werner, ainsi qu'à la notion de champ littéraire de Pierre Bourdieu. Ce qui lui permet de se libérer de la dichotomie entre « soi » et « les autres », encore très prégnante dans beaucoup d'histoires littéraires de l'espace euro-asiatique, qui considère la traduction de littératures étrangères soit comme une imitation passive, soit comme un phénomène inquiétant risquant de « contaminer » la littérature prétendue « originale », et

[d']avancer l'hypothèse que l'espace intellectuel géorgien s'est construit à partir des emprunts étrangers et que ces emprunts ne signifient pas une imitation passive mais tout un travail de sélection et d'adaptation, la littérature européenne faisant dès lors partie intégrante du champ culturel géorgien⁴⁸.

Elle dresse un tableau nuancé et « multipolaire » du champ intellectuel géorgien. On y perçoit, comme en Russie, la manière dont on considère, à la fin du XIX^e siècle, la place des femmes dans le champ littéraire : entre simple passe-temps dans une vie oisive ou véritable engagement social, « mission d'utilité éminemment sociale, celle d'éclairer les esprits et d'améliorer les conditions de vie ». On retrouve également des constantes dans la manière dont se sont construits les différents champs littéraires en Europe, mais aussi en dehors de l'Europe (laïcisation et rôle de l'instruction, de la presse). On suit la géographie des flux de traduction, les différentes manières d'envisager la traduction, les différentes pratiques de traduction et d'adaptation, le rapport « soi »/les autres, c'est-à-dire, même si ce n'est pas formulé dans ces termes exactement à l'époque considérée, entre littérature nationale et littérature mondiale, la formation d'une hiérarchie entre les genres, selon des modalités que l'on retrouve, d'ailleurs, *mutatis mutandis*, dans un grand nombre d'espaces littéraires⁴⁹. On voit aussi exprimée l'idée selon laquelle la littérature – plus largement, même la culture – géorgienne serait en retard sur les littératures européennes, retard que les intellectuels s'attachent à combler précisément par la traduction. Cette idée de « retard à combler » et de « rattrapage » est mise en question, comme on l'a vu, par Marie Vrinat-Nikolov concernant l'espace littéraire bulgare.

Elena Guéorguieva s'intéresse au lien, plus complexe que l'on pourrait le croire, entre canon et postmodernisme dans les littératures bulgare et serbe : « Postmodernisme et canon littéraire : une rencontre heureuse ? » Elle rappelle la

48. *Ibid.*

49. Cf. CHALVIN, MULLER, TALVISTE & VRINAT-NIKOLOV, 2019, mais aussi BOURDIEU, 1992.

double fonction dont est chargé tout canon littéraire : « Il est à la fois constitutif et représentatif de *l'esprit national*. »

En établissant le canon, l'histoire de la littérature nationale opère sur le mode d'un *grand récit* (au sens donné à cette notion par Jean-François Lyotard) en reléguant les textes qui ne s'inscrivent pas dans le cadre des valeurs canoniques aux marges de l'histoire. [...] Face au canon, le postmodernisme, s'il reste délicat à définir, possède néanmoins cette caractéristique, reconnue aussi bien par ses critiques que par ses défenseurs, de rejeter les métarécits totalisants et de promouvoir un pluralisme horizontal dont l'un des effets les plus sensibles consiste en l'effacement des frontières entre culture savante et culture populaire. Il en résulte, du moins en apparence, une incompatibilité de principe entre canon et postmodernisme⁵⁰.

Mais les choses sont plus complexes, dans la mesure, entre autres, où le postmodernisme joue constamment avec le canon, avec lequel il entretient des liens ambivalents. En retraçant l'émergence d'une pensée et d'une poétique postmodernes en Serbie (dans les années 1980) et en Bulgarie (dans les années 1990), Elena Gueorguieva montre que les auteurs postmodernes bulgares des années 1990, la décennie immédiate du post-communisme, parodient avec un humour qui n'est pas irrévérencieux des auteurs que le canon communiste avait pu, à certaines époques, marginaliser ou déformer, s'attirant par ce geste les foudres de la génération précédente qui leur reproche à la fois de blasphémer le canon et d'imiter l'Occident, par l'écriture postmoderne, pour se faire traduire et accéder à une reconnaissance et à une légitimation mondiales. Dans la Yougoslavie des années 1980, les écrivains s'emparent de l'écriture postmoderne moins pour s'opposer au canon littéraire que pour rechercher un dialogue avec l'Occident, cette opposition ayant déjà eu lieu dans les années 1970. Néanmoins, leur goût pour le pastiche, le fantastique et l'absurde leur attire le reproche de nihilisme et d'imitation des écrivains occidentaux. On retrouve la ligne de faille, toujours sensible, entre « soi » et « l'Autre », dans la mesure où, « dans les deux cas, s'attaquer au canon revient à toucher à une part de l'identité nationale – la *bulgarité* ou la *conscience nationale* serbe ». On ne peut impunément revisiter, réinterpréter le canon et ses classiques sans être accusé de trahir le « grand récit national ». « Repenser le canon, réinterpréter les classiques et réhabiliter les voix marginales, – nous dit Elena Guéorguieva –, c'est finalement rendre le canon polyphonique et

50. GUÉORGUIÉVA, dans ce volume.

par là modifier aussi la conception de l'identité nationale. » On en revient, encore et toujours à unifier et réduire le multiple, le divers...

Les articles réunis dans cet ouvrage montrent bien tout l'intérêt heuristique et les enjeux pratiques qu'il y a à réfléchir ensemble sur l'espace culturel euro-asiatique, héritier, par sa situation géographique trans-continentale, non seulement de littératures diverses, mais aussi de pensées philosophiques, politiques et littéraires diverses, réduites à l'unique, à *une* identité héritière, elle, de la métaphysique occidentale, par le fait de la colonisation et de son corollaire, l'auto-colonisation⁵¹ qui ont, par ailleurs, participé à une diversité de « périphéries » par rapport à un centre « européen » auto-proclamé et souvent désiré. Entre la littérature persane, reconnue mondialement et dont le très vaste héritage est disputé au moins entre deux États-nations actuels, l'Iran et l'Afghanistan, et la littérature biélorusse, absente, par exemple, de la dernière histoire littéraire transnationale de l'Europe centrale et orientale, les stratégies de reconnaissance et de légitimation ne se posent pas dans les mêmes termes et l'on voit bien que la dichotomie entre « centre » et « périphéries » ne peut continuer à fonctionner que si elle est affinée... encore une fois par la reconnaissance du pluriel.

Tous les articles réunis ici en témoignent : la pensée de l'unique est consubstantielle à la création de l'État-nation, généralement au XIX^e siècle, qui a institutionnalisé une littérature *une*, en produisant des histoires littéraires (et donc un canon) centrées sur le monolingue, le masculin, les frontières de la nation. La mémoire du *divers* et du *discontinu* a été refoulée, oubliée, voire interdite, or c'est ce que les histoires littéraires du XXI^e siècle devraient mettre en avant, comme l'affirment Gun-Britt Kohler et Pavel Navumenka, ou encore Laurent Mignon. Ce que ce volume fait ressortir avec force, c'est le fait que repenser le divers contre l'unique fait bouger toutes les lignes de l'histoire littéraire : c'est ce qui permet de mettre au jour les oubliés de l'histoire littéraire (les femmes écrivaines, les langues et alphabets dans lesquelles on a écrit sur ce vaste territoire, qui ne se laissent pas enfermer dans un cadre national), le dialogue entre les littératures qui fait naître de nouvelles formes, de nouveaux genres par la traduction ; c'est, au contraire, ce qui amène à démythifier les « grandes figures tutélaires », les classiques, les icônes que le canon national muséifie, c'est-à-dire momifie ; c'est aussi ce qui montre clairement que, pour penser les « horloges littéraires du monde », le grand récit linéaire, positiviste et téléologique n'est définitivement plus le cadre approprié et

51. Cf. KIOSSEV, 1995.

il est symptomatique que plusieurs des articles présentés ici fassent explicitement référence à *De la littérature française* de Denis Hollier ou à *French Global* de Christie McDonald et Susan Suleiman qui ont inscrit la diversité à la fois en tant que projet, objet, mais aussi en tant qu'organisation textuelle et auctoriale. C'est à une historicisation de l'imaginaire des littératures que nous convions ici nos lecteurs, comme Edouard Glissant invitait à « se battre contre l'un de l'histoire, pour la relation des histoires⁵² », contre l'unicité de la racine pour la pluralité et la relation du rhizome, et à tenir compte de « l'imaginaire des langues », c'est-à-dire de « la présence à toutes les langues du monde » et du droit à « l'opacité » : « Je devine peut-être qu'il n'y aura plus de culture sans toutes les cultures, plus de civilisation qui puisse être métropole des autres, plus de poète pour ignorer le mouvement de l'Histoire⁵³. »

Bibliographie :

BARTHES Roland, 1960, « Histoire et littérature : à propos de Racine » in *Annales*, vol. 15/3, p. 524-537, DOI : 10.3406/ahess.1960.421625.

BERTRAND Jean-Pierre, BIRON Michel & DENIS Benoît (dir.), 2003, *Histoire de la littérature belge francophone, 1830-2000*, Fayard, Paris, 670 p.

BOUCHERON Patrick (dir.), 2017, *Histoire mondiale de la France*, Éditions du Seuil, Paris, 790 p.

BOURDIEU Pierre, 1992, *Les Règles de l'art : genèse et structure du champ littéraire*, Éditions du Seuil, Paris, 480 p.

CASANOVA Pascale, 1999, *La République mondiale des Lettres*, Éditions du Seuil, Paris, 492 p.

CHALVIN Antoine, MULLER Jean-Léon, TALVISTE Katre & VRINAT-NIKOLOV Marie (dir.), 2019, *Histoire de la traduction littéraire en Europe médiane : des origines à 1989*, Presses universitaires de Rennes, Rennes, 433 p.

52. GLISSANT, 1981, p. 159.

53. GLISSANT, 1956, p. 11.

- CORNIS-POPE Marcel & NEUBAUER John, 2002, "Towards a History of the Literary Cultures in East-Central Europe: Theoretical Reflections" in *ACLS Occasional Paper*, n° 52, 58 p.
- CORNIS-POPE Marcel & NEUBAUER John (eds.), 2004-2010, *History of the Literary Cultures of East-Central Europe*, 4 vol., John Benjamins Publishing Company, Amsterdam & Philadelphia.
- D'HAEN Theo, DAMROSCH David & KADIR Djelal (eds.), 2012, *The Routledge Companion to World Literature*, Routledge, London, 515 p.
- DIAZ José-Luis, 2003, « Quelle histoire littéraire ? Perspectives d'un dix-neuviémiste » in *Revue d'histoire littéraire de la France*, n° 3, vol. 103, p. 515-535.
- EVEN-ZOHAR Itamar, 1990, "Polysystem Theory" in *Poetics Today*, n° 1, vol. 11, pp. 9-26.
- GLISSANT Édouard, 1956, *Soleil de la conscience*, Éditions du Seuil, Paris, 71 p.
- GLISSANT Édouard, 1981, *Le Discours antillais*, Éditions du Seuil, Paris, 503 p.
- HOLLIER Denis (ed.), 1989, *A New History of French Literature*, Harvard University Press, Cambridge & London, 1158 p.
- HOLLIER Denis, 1993, *De la littérature française*, Bordas, Paris, 1091 p.
- HUTCHEON Linda & VALDÉS Mario J., 1994, "Rethinking Literary History—Comparatively" in *ACLS Occasional Paper*, n° 27, http://archives.acls.org/op/27_rethinking_literary_history.htm (consulté le 21 juillet 2019).
- HUTCHEON Linda & VALDÉS Mario J. (eds.), 2002, *Rethinking Literary History. A Dialogue on Theory*, Oxford University Press, Oxford, 215 p.
- ISER Wolfgang, 1994, *The Act of Reading: A Theory of Aesthetic Response*, John Hopkins University Press, Baltimore, 239 p.
- JAUSS Hans Robert & STAROBINSKI Jean, 1978, *Pour une esthétique de la réception*, Gallimard, Paris, 305 p.

- JEANNELLE Jean-Louis, 2012, « Le global, le national & le planétaire » in *Acta Fabula*, vol. 13, n° 1, <https://www.fabula.org:443/revue/document6741.php> (consulté le 21 juillet 2019).
- KIOSSEV Alexander, 1995, “The Self-Colonizing Metaphor” in GINEV Dimitur, SEJERSTED Francis & SIMEONOVA Kostadinka (eds.), *Cultural Aspects of The Modernization Process*, TMV-Senterer, Oslo, pp. 146-164.
- MARCUS Greil & SOLLORS Werner (ed.), 2009, *A New Literary History of America*, The Belknap Press of Harvard University Press, Cambridge, 1095 p.
- MCDONALD Christie V. & SULEIMAN Susan Rubin (eds.), 2010, *French Global: a New Approach to Literary History*, Columbia University Press, New York, 546 p.
- MDRN, 2013, « Pour une nouvelle approche de la dynamique littéraire (Pense-bête) » in *LHT Fabula*, n° 11, <https://www.fabula.org:443/lht/11/modern.html,%20page%20consult%c3%a9e%20le%2016%20juillet%202019> (consulté le 16 juillet 2019).
- MOURALIS Bernard, 2011 [1975], *Les Contre-littératures*, Hermann, Paris, 207 p.
- PRIGENT Michel, LESTRINGANT Frank & ZINK Michel (dir.), 2006, *Histoire de la France littéraire*, 3 tomes, Presses universitaires de France, Paris.
- REID Martine, 2012, « L'histoire littéraire à la lumière de la théorie » in *Acta Fabula*, vol. 13, n° 1, <https://www.fabula.org:443/revue/document6755.php> (consulté le 21 juillet 2019).
- SCHULZ-FORBERG Hagen, 2013, “The Spatial and Temporal Layers of Global History: a Reflection on Global Conceptual History Through Expanding Reinhart Koselleck's Zeitschichten into Global Spaces” in *Historical Social Research*, n° 3, vol. 38, pp. 40-58, DOI : 10.12759/hsr.38.2013.3.40-58.
- TADIÉ Jean-Yves (dir.), 2007, *La Littérature française : dynamique & histoire*, 2 tomes, Gallimard, Paris.
- VAILLANT Alain, 2009, « Histoire culturelle et communication littéraire » in *Romantisme*, vol. 143, p. 101-107, DOI : 10.3917/rom.143.0101.

VAILLANT Alain, 2010, *L'Histoire littéraire*, Armand Colin, Paris, 391 p.

VAILLANT Alain, 2012, « L'Histoire littéraire, entre le global & le national » in *Acta Fabula*, vol. 13, n° 1, <https://www.fabula.org:443/revue/document6758.php> (consulté le 21 juillet 2019).

WANG David Der-Wei, 2017, *A New Literary History of Modern China*, The Belknap Press of Harvard University Press, Cambridge, 1032 p.

WELLBERY David E. & RYAN Judith (eds.), 2004, *A New History of German Literature*, Harvard University Press, Cambridge, 1004 p.